

## TELEGRAPHE OFFICIEL.

*Laybach, samedi 15 août 1812.*

## EXTÉRIEUR.

## LITHUANIE.

*Wilna, 20 juillet,**Acclamation des Russes, trouvée aux avant-postes sur la Duina, le 17 juillet 1812.*

Soldats français!

L'on vous force de marcher à une nouvelle guerre : l'on vous persuade que c'est parce que les Russes ne rendent pas justice à votre valeur : non, camarades ; ils l'appréhendent ; vous le verrez un jour de bataille. Songez qu'une armée, s'il le faut, succédera à l'autre, et que vous êtes à quatre cents lieues de vos renforts. Ne vous laissez pas tromper à nos premiers mouvemens : vous connoissez trop les Russes pour croire qu'ils fuient devant vous ; ils accepteront le combat, et votre retraite sera difficile. Ils vous disent, en camarades : Retournez chez vous en masse ; ne croyez point à ces perfides paroles, que vous combattez pour la paix : non, vous vous battez pour l'insatiable ambition d'un souverain qui ne veut point la paix : sans cela, il l'auroit depuis long-tems, et qui se fait un jeu du sang de ses braves. Retournez chez vous, ou si vous voulez, en attendant un asile en Russie, vous y oublierez les mots de conscription, de levée, de ban et d'arrière ban, et toute cette tyrannie militaire qui ne vous laisse pas un instant sortir de dessous le joug.

*Réponse d'un grenadier français.*

Soldats russes!

Ce sont les esclaves que l'on fait marcher malgré leur volonté, et que l'on conduit à coups de bâton ; le soldat français, libre, n'obéit qu'à l'honneur et à la loi.

On ne nous a jamais dit que vous ne fissiez pas cas de notre valeur ; cela seroit trop absurde ! Amsteten, Holabrun, Austerlitz, Pultusk, Eylau, Friedland, sont des souvenirs trop récents. Nous vous voyons aujourd'hui ce que nous avons toujours vu, fuir devant nous ! Vous avez fui depuis la Suisse : vous avez fui depuis Austerlitz (heureux qu'on vous ait laissés regagner votre pays) ; vous avez continué de fuir après Friedland, et vous fuyez encore ! Nous nous y attendions, et cela ne nous étonne pas. Par les plus habiles manœuvres, vos armées sont partagées et séparées les unes des autres : vos colonnes errent sans direction ; tous vos camps retranchés sont abandonnés ; vos immenses magasins tombent dans nos mains, ou sont détruits ; la capitale de la Pologne russe est en notre pouvoir, et six millions des Polonais-Lithuaniens, confédérés avec les cinq millions des Polonais du duché de Varsovie, prennent les armes pour réclamer leurs droits ! Déjà plus de 6000 de ces généreux Polonais ont déserté de vos camps et nous ont rejoints.

Vous prévoyez notre retraite. Où avons-nous battu en retraite devant vous ? Vous avez l'arrogance du langage que vous aviez il y a vingt ans. Tout est bien changé ! Le procès est jugé ! Nous nous connoissons.

Vous parlez de l'insatiable ambition de notre souverain. Lequel est le plus ambitieux, du souverain qui, après la victoire, évacue d'immenses provinces, par amour de la paix, ou de celui qui, battu, défait, réunit cependant à ses Etats la Finlande, la Moldavie, la Valachie, des portions de la Prusse orientale et de la Gallicie, et nourrit ainsi son ambition de ce qu'il prend à ses alliés, les Suédois, les Prussiens et Autrichiens. Où se seroit-il donc arrêté, s'il avoit été victorieux ?

Vous nous conseillez de désertir ! Les lâches seuls conseillent une lâcheté. Nous ne vous donnerons pas ce conseil ; nous méprisons la désertion. Nous nous adresserons seulement aux infortunés Polonais ; nous leur dirons que leur patrie est rétablie : qu'ils quittent les rangs de leurs oppresseurs, qu'ils viennent (et effectivement ils viennent et viendront tous les jours davantage), qu'ils viennent se ranger sous l'aigle blanche de Pologne, qui conduisit leurs ancêtres jusques dans les murs de Moscou ! Nous leur dirons que l'heure de la résurrection a sonné pour leur pays ! que la Confédération de Pologne, sous le grand maréchal Adam Czartoryski, les rappelle du service de la Russie, et que l'honneur et la religion leur ordonnent de venir concourir au grand œuvre du rétablissement de leur patrie !

Vous nous offrez un asile en Russie ! Quoi ! nous quitterions notre belle patrie pour vos affreux climats ! nous quitterions les lois tutélaires d'un peuple civilisé pour la glèbe et l'esclavage ! Nous sommes hommes, et nous deviendrions bêtes de somme ! Et que pourriez-vous nous donner ? Tout votre Empire réuni vaut-il une seule de nos provinces ?

Vous nous parlez de conscription, de tyrannie militaire ! La conscription est une loi ; soixante millions de citoyens fournissent facilement au recrutement de nos armées : nous marchons parce que la loi l'ordonne ; mais vous, choisis par vos maîtres dont vous êtes la propriété, vous êtes là pour la vie, sans savoir pourquoi l'un plutôt que l'autre, et seulement par le bon plaisir de vos seigneurs. Vous êtes livrés par eux au recrutement, comme ils livrent des chevaux et des bœufs ! -- *La tyrannie militaire*, dites-vous ? La tyrannie est chez vous, que l'on bâtonne, et qui n'arrive jamais à aucun emploi ; chez vous, où la crainte est le nerf de votre discipline, et non l'honneur ! -- Toutefois, le temps n'est pas éloigné où nous rendrons la liberté à vos frères, où nous détruirons l'esclavage dans l'Empire russe, et où nous vous rétablirons dans vos droits ; chaque paysan sera sujet et citoyen de l'Etat ; il sera maître de son travail et de son temps : il ne sera plus la propriété de son seigneur, comme un bœuf ou un cheval.

Alors nous vous engagerons aussi à désertir ; nous vous dirons que nous nous battons pour vos droits et pour vos familles, et que vous devez nous seconder contre vos oppresseurs : l'esclavage des hommes est contre leurs droits et contre la religion.

Nous finissons en vous remerciant de cette communication que vous nous faites de votre plan de campagne. Vous vous retirez pour nous attirer, dites-vous : nous reconnaissons qu'il y a de la générosité à nous en prévenir ! Continuez à nous instruire de vos intentions par le noble moyen que vous avez pris ; nous continuerons à en faire notre profit.

(*Jour. de l'Emp.*)

## INTÉRIEUR.

### EMPIRE FRANÇAIS.

Paris, le 6 août 1812.

#### 9.<sup>e</sup> BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE

Bechenkoviski, le 25 juillet 1812.

L'EMPEREUR a porté son quartier-général le 23 à Kamen en passant par Ouchatsch.

Le vice-roi a occupé, le 22, avec son avant-garde le pont de Botscheiskovo. Une reconnaissance de 200 chevaux envoyé sur Bechenkoviski a rencontré deux escadrons de hussards russes et deux de cosaques, les a chargés et leur a pris ou tué une douzaine d'hommes dont un officier. Le chef d'escadron Lorenzi, qui commandait la reconnaissance, se loue des capitaines Rossi et Ferreri.

Le 23, à six heures du matin, le vice-roi est arrivé à Bechenkoviski. A dix heures, il a passé la rivière et a jeté un pont sur la Dwina. L'ennemi a voulu disputer le passage ; son artillerie a été démontée. Le colonel Lacroix, aide-de-camp du vice-roi, a eu la cuisse cassée par une balle.

L'EMPEREUR est arrivé à Bechenkoviski le 24, à deux heures après midi. La division de cavalerie du général comte Bruyeres, et la division du général comte Saint-Germain ont été envoyées sur la route de Witepsk ; elles ont couché à mi-chemin.

Le 20, le prince d'Eckmühl s'est porté sur Mohilow. Deux mille hommes qui formoient la garnison de cette ville ont eu la témérité de vouloir se défendre ; ils ont été écharpés par la cavalerie légère. Le 21, 3000 Cosaques ont attaqué les avant-postes du prince d'Eckmühl, c'étoit l'avant-garde du prince Bagration, venue de Bobrnsk. Un bataillon du 85.<sup>e</sup> a arrêté cette nuée de cavalerie légère et l'a repoussée au loin. Bagration paroit avoir profité du peu d'activité avec laquelle il étoit poursuivi pour se porter sur Borunsk, et de là il est revenu sur Mohilow.

Nous occupons Mohilow, Orcha, Disna, Polotsk. Nous marchons sur Witepsk, où il paroit que l'armée russe s'est réunie.

(*Admiteur.*)

-- Les progrès des armées françaises et alliées annoncés dans le dernier Bulletin présentent, lorsqu'on les examine sur la carte, les résultats les plus importants, et le présage certain d'une issue glorieuse de la campagne.

Il est remarquable que la principale masse des forces françaises, réunie sur l'Oula, à l'endroit où la Duna et le Dnieper se rapprochent le plus, se trouve à une distance à peu près égale de Tilsitt, ancienne limite du territoire russe, de Pétersbourg, de Moskou et de Kiovie, trois villes principales de la Russie d'Europe.

Orcha, où se trouve un des corps de la Grande-Armée, est situé sur la grande route de Wilna à Moskou, et sur une des routes qui conduisent de Pétersbourg à Kiow.

La distance d'Orcha à Wilna, en suivant la route de

Minsk, est de plus de 80 lieues (de 25 au degré) ; celle à Tilsitt est de 155 à 140, et celle à Varsovie, par Minsk et Slonim, de 170. Orcha est sous le même méridien que Pétersbourg, et on compte, sur la carte, 155 lieues en ligne directe ; mais la route fait beaucoup de courbures, à cause des lacs et marais entre Witepsk et Weliki Luki. Voici quelles sont les distances d'Orcha à Moskou, d'après la carte des postes : d'Orcha à Smolensk, 101 werstes, ou 24 lieues  $\frac{1}{4}$  ; de Smolensk à Dorogobusz, 87 werstes, ou 21 lieues  $\frac{5}{4}$  ; de Dorogobusz à Wiaisma, 77 werstes, ou 19 lieues  $\frac{1}{4}$  ; de Wiaisma à Mosaisk, 115 werstes, ou 28 lieues  $\frac{3}{4}$  ; de Mosaisk à Moskou, 99 werstes, ou 24 lieues  $\frac{5}{4}$ . Total d'Orcha à Moskou, 118 à 119 lieues.

Depuis quinze jours, la position des armées russes est devenue plus fâcheuse. Un coup-d'œil sur la carte fait sentir la vérité de cette assertion.

L'Empereur Alexandre avoit annoncé, dans un premier bulletin, que l'armée sous ses ordres et celle du prince Bagration devoient se réunir. Ce but a été manqué. En vain la grande armée russe a-t-elle reculé de Wilna à Drissa et de Drissa à Witepsk, pendant l'espace de plus de 80 lieues. Le corps français qui est à Orcha forme une telle pointe, que l'Empereur Alexandre se trouvant à Witepsk, et le prince Bagration étant à Mozyr, ne peuvent se donner des nouvelles que par un circuit de 110 lieues, par Mstislaw et Smolensk. On peut dire que ces deux armées ne communiquent plus ensemble militairement parlant ; elles ne peuvent plus coopérer directement.

Mais il faut encore observer que l'armée du prince Bagration est encore coupée elle-même en deux corps qui ne peuvent agir conjointement. Les deux divisions russes qui sont retournées en Wolhynie par la route de Pinsk se trouvent séparées de celles qui se sont repliées sur Mozyr, par toute la longueur des marais de la Pologne, où il ne passe aucune route praticable pour un corps d'armée ; cette distance est de plus de 50 lieues.

(*Journ. de l'Empire.*)

### PRISONNIERS DE GUERRE.

(*Second article.*)

Nous n'ignorons pas que l'Angleterre voudroit établir une différence entre les sujets britanniques retenus par suite de nos représailles, et les militaires que le sort des armes fait tomber entre les mains d'un ennemi ; il faut donc aborder franchement cette question.

Le gouvernement anglais saisit au milieu de la paix un bâtiment marchand, confisque des propriétés placées sous la garantie du droit public, emmène comme prisonniers les équipages et les passagers sans aucune distinction. A cette nouvelle, dont la France entière s'indigne avec justice, son gouvernement, plein du sentiment de l'honneur national, a ordonné l'arrestation des Anglais qui séjournoient alors dans l'Empire. Autant la provocation est odieuse, autant la représaille est juste et modérée. Personne ne peut contester cette vérité.

Le temps est passé où des princes qui se piquoient d'une fausse générosité, qui prenoient leur faiblesse ou leur indifférence pour de l'équité et de la modération, permettoient à l'Angleterre de tout enfreindre, sans oser la combattre avec ses propres armes. Si la France eût imité cette conduite, son gouvernement auroit manqué à l'un de ses premiers devoirs, celui de défendre et de protéger

les sujets attaqués dans leur personne ; dans leur propriété et dans leur liberté. En n'arrêtant pas les Anglais, on embardissoit leur gouvernement par une dangereuse impunité ; ou se privoit volontairement de moyens d'échanger, et par conséquent on abandonnoit les Français, surpris par la perfidie anglaise, au désespoir d'une détention qui n'auroit présenté d'autre terme que celui de la guerre entre les deux nations. Maintenant, si l'Angleterre ne veut pas que ses enfans retenus en France, par suite d'une juste réciprocité, soient des prisonniers légitimes, comment appellera-t-elle ceux qu'elle nous a faits par la surprise et la violence en pleine paix ? Qu'elle rende les vaisseaux, les équipages, tous les Français qu'elle a indignement arrêtés en violant la foi des traités, et alors il sera juste d'ouvrir les portes aux Anglais qui sont entre nos mains, par la réaction même de sa perfidie.

Observons en passant qu'outre les prisonniers qui sont dans cette catégorie, beaucoup d'autres pris les armes à la main ont aussi manqué à leur parole ; mais oublions pour un moment l'attentat qui a excité l'indignation générale ; supposons même que la détention des Anglais soit illégale ; et voyons si lord Castlereagh a le droit de se plaindre de l'évasion des Français.

Lord Yarmouth et ses dignes imitateurs avoient obtenu leur liberté sous la garantie de leur parole. En violant cette garantie, ils ont offensé le sentiment délicat de l'honneur. Lord Yarmouth a donné le premier un exemple d'autant plus funeste, que son auteur est d'un rang plus élevé. Les malheureux Français arrêtés au mépris du droit des gens, et dépouillés de tout à Londres, eussent été bien excusables de fuir l'infortune et les vexations, mais ils ont mieux aimé les endurer que de s'avilir ; et un lord anglais, jouissant parmi nous de toutes les commodités de la vie, viole impunément sa parole ! il entraîne, par l'autorité que son nom donne à sa faute, une foule de ses compatriotes dans la même indignité ; et le gouvernement qui a toléré, encouragé même cette subversion de tous les principes, ose se plaindre de nous !

Lord Castlereagh oppose les officiers de l'ancien régime à ceux du nouveau, et fait l'éloge des premiers aux dépens des seconds. Sans doute, il ne comprend pas dans les marques de cet hypocrite intérêt, les Français que son gouvernement a envoyés mourir sur le rocher de Quiberon, et tous ces marins renommés, que sa jalouse crainte a fait périr jusqu'au dernier. Mais sans nous arrêter davantage à d'affligeantes récriminations, nous consentons à relever le gant que le noble lord nous jette. Dans tous les tems, les Français ont chéri l'honneur plus que la vie : les faits incontestables que nous avons avancés prouvent que nous n'avons pas dégénéré, et que nos officiers ont été long-tems provoqués par l'exemple avant de le suivre. Mais voici la différence entre le passé et le présent. Il fut une époque de vertige où l'anglomanie avoit envahi tout en France. A cette époque, nos militaires auroient versé leur sang comme aujourd'hui pour leur pays et pour leur prince ; mais, égarés par un enthousiasme dangereux, entretenu avec soin par des hommes habiles à en profiter, ils n'avoient pas dans le cœur cet amour de la patrie, cet orgueil légitime, cette juste haine pour nos ennemis qui forme maintenant le caractère de la nation ; alors, presque personne, ni le monarque, ni la cour, ni le peuple, n'avoient la conscience de la force de la France, et ne prévoyoit la grandeur de ses destinées. Aujourd'hui, les Français sont

tout-à-fait dignes de ce nom : ils en sont orgueilleux, et l'on ne trouveroit plus chez nous de jeunes étourdis pour exalter dans des sociétés frivoles la tactique, le courage et les succès de nos ennemis.

Dans la même discussion, le même ministre, oubliant tous les reproches mérités par ses compatriotes, sur le sujet même de ses plaintes, ose menacer les prisonniers français d'une condition moins douce ! Quelles nouvelles barbaries nous promet donc le noble lord !

Après une convention authentique et signée à Baylen, le 18 juillet 1808, il fut arrêté que 12,000 Français évacueroient l'Espagne, en conservant leurs armes et sous la condition de ne plus servir jusqu'à leur échange. A peine arrivés à Cadix, on leur signifie, au nom de l'Angleterre, que la capitulation ne recevra pas d'exécution, et qu'ils sont prisonniers de guerre. Pas un soldat, pas un général anglais n'avoient paru sur le champ de bataille ; on n'avoit pas traité avec eux ; sous aucun prétexte le gouvernement anglais ne pouvoit intervenir pour empêcher l'effet d'une capitulation signée entre les deux parties belligérantes.

Après une telle violation des lois observées à la guerre par les nations civilisées, tous les Français avoient le droit de s'échapper des mains de leurs ennemis comme l'ont fait après une détention de plus d'une année, les généraux Excelman et Lagrange, pris par les Espagnols, furent réclamés par le consul anglais et envoyés prisonniers à Londres. Mais 12,000 hommes ne pouvoient pas avoir ce bonheur ; et, d'ailleurs, la cruauté des agens anglais avoit tout prévu pour enchaîner ses victimes.

(Gazette de France.)

— Après une courte mais douloureuse maladie d'hydro-pisie, S. Ex. le vice-amiral Villaret-Joyeuse, grand-aigle de la Légion d'Honneur, gouverneur de Venise, est mort dans cette ville le 25 juillet. Cet estimable officier, distingué par ses services et par les fonctions éminentes qu'il tenoit de la confiance de S. M., emporte les regrets universels.

(Journal de l'Adriatique.)

## PROVINCES ILLYRIENNES.

Trieste le 20 août.

ÉTAT des bâtimens et barques, qui sont entrés et sortis chargés, du port de Trieste, pour différents autres du Golphe Adriatique depuis le 1. er jusqu'au 16 du mois de août 1812.

### ENTRÉS.

Qualité.	Illyrien	Italien	Otomans	Totaux	Lieu d'où ils viennent.	Nature des Chargemens.
Navier . .	---	---	1	1	Zara . . .	
Pielleggi .	13	5	---	18	Ancône . .	Sel, Citrons, Pâtes Jus de Reglisse, Huile d'olive, Ecorces de Citrons, Raisin-secs, Cordages, chanvre, Amandes, Blé de Turquie, Alum, Vitriol, Vin ordinaire.
Brazzere .	10	---	---	10	Venise . .	
Paranze .	---	---	---	---	Chiozza . .	
Battelli .	2	8	---	10	Rovigno . .	
Bragozzi .	---	3	---	3	Parenzo . .	
					Pirano . .	
					Capo d'Istrie	
	25	16	1	42	Duino . . .	

Qualité.	Illyrien	Italien	Napolitains	Totaux	Leur destination	Nature des Changemens.
Pielegghi . .	10	4	---	14	Ancône . .	Peaux, Toile, Cire vierge,
Paranxe . .	2	---	7	9	Venise . .	Colle forte, Ceruse, Tole-
Brazzere . .	19	---	---	19	Chiozza . .	Laine, Savon, Ferrailles,
Battelli . .	6	6	---	12	Umago . .	acier, fer, Cloux, Plomb
Bragozzi . .	1	2	---	3	Rovigno . .	Vitriol, Verres et Planches.
					Pirano . .	
					Isola . . .	
					Fiume . .	
	38	12	7	57		

Laybach, le 14 août.

COMMISSION DE LIQUIDATION.

NAPOLÉON Empereur des Français etc. etc. etc.

La Commission de Liquidation.

Vu la décision de S. Ex. le ministre des finances en date du 10 juillet 1812, qui autorise la formation d'un état des Obligations domestiques à des particuliers présentées après l'expiration des délais prescrits, qui auront été reconnues par l'ancienne commission et portées sur ses états, lorsqu'il sera constaté que les porteurs de titres se sont trouvés, par suite de circonstances indépendantes de leur volonté, dans l'impossibilité de les produire en tems utile.

A R R Ê T E.

Art. 1.<sup>er</sup> Les porteurs d'obligations domestiques reconnues par l'ancienne commission de Liquidation et comprises sur ses états, sont admis à en effectuer le dépôt, jusqu'au cinq inclus, du mois de septembre 1812, terme de rigueur, en justifiant, par pièces authentiques, que des causes indépendantes de leur volonté les ont mis dans l'impossibilité de se renfermer dans les délais prescrits pour ce dépôt.

Art. 2. Etat de ces obligations sera dressé et envoyé à S. Ex. le ministre des finances.

Art. 3. Le présent arrêté sera porté au registre des actes de la commission.

Fait en Conseil, à Laybach, le 11 août 1812.

Les Président et Membres de la Commission

Signé Comte CHABROL.

Baron Garaiguin.

Baron Lichtenberg.

pour Copie conforme.

Le Secrétaire général de la commission

Signé Bailly.

Fin de l'article sur la Renaissance de la Pologne.

— Et c'est pourtant cette nation généreuse et brave qui, plus d'une fois, a fait trembler Constantinople, qui a délivré l'Autriche, secouru Copenhague, et qui a placé un Czar sur le trône de Moscou; c'est cette nation que l'Europe a si légèrement abandonnée à la rapacité des Russes! mais la Russie a-t-elle donc oublié que vers le milieu du 17.<sup>e</sup> siècle, le Polonais Zolkiew avec 3,000 cavaliers de

sa nation, mit en désordre et en fuite 80,000 Moscovites? A-t-elle oublié que les Lasniowitz, les Baratinski, les Kaminetzky ont dispersé des nuées de Moscovites et de Tartares avec quelques escadrons polonais? Les Zborow, les Sapieha, les Radzivil n'ont-ils pas conquis ou défendu la Livonie? Graneski et Sapieha n'ont-ils pas remporté plusieurs victoires sur les Russes, n'ont-ils pas assiégé et repris Wilna? Combien de héros polonais s'illustrèrent dans la guerre par des actions éclatantes, tandis que d'autres Polonais se signaloient dans les conseils par leurs lumières et leur éloquence!

Lorsque Frédéric le-Grand, pressé par les Russes, se vit à deux doigts de sa perte, voici ce qu'il manda lui-même à la nation polonaise. " La maison royale de Prusse est unie à la Pologne par une alliance éternelle, et par l'intérêt commun et permanent de se conserver l'un l'autre plus fort que tous les traités. "

Tant de motifs politiques, tant de titres de gloire n'auraient-ils pas dû préserver la Pologne d'un asservissement inique et déplorable? L'Europe devoit-elle rester si longtemps insensible aux malheurs de cette nation généreuse? Mais nous touchons à des tems plus heureux. La France, redevenue le point d'appui du continent, ne pouvoit manquer de réorganiser le système du Nord, et de le lier à celui du midi par la restauration de la Pologne. Cette nation éclipse n'étoit pas éteinte; elle devoit renaître de ses cendres; elle n'attendoit plus qu'une voix imposante qui, après avoir retenti d'un bout de l'Univers à l'autre, la rappellât du tombeau. Cette voix héroïque s'est fait entendre. La Pologne est rendue à la vie; elle a proclamé sa réexistence, et c'est dans une confédération générale qu'elle a retrouvé enfin son véritable organe. Parmi les Polonais qui figurent aujourd'hui si honorablement dans cette confédération, les amis de l'ordre remarquent avec satisfaction l'illustre et vénérable prince Adam Czartoriski, les Potoki, les Jablonowski, et une foule d'hommes probes et éclairés qui connoissent les vrais intérêts de leur patrie et ses rapports politiques et commerciaux avec le reste de l'Europe. Instruits par l'expérience, ces sages conseillers d'une nation généreuse, sauront donner à leur monarchie la forme la plus convenable à sa réexistence et aux intérêts des puissances alliées. La conduite passée de ces hommes éclairés est le garant de ce qu'ils vont faire. En effet, s'ils ont cherché dans des tems déplorable à prévenir les malheurs de la Pologne en l'amenant à une constitution régulière, que de nobles efforts ne vont-ils pas tenter pour prévenir à jamais le retour d'une anarchie qui, ayant son principe dans un vice-radical de leur ancienne constitution, a précipité la Pologne dans les plus grands malheurs.

Sous quels favorables auspices la Pologne ne commencent-elle pas sa régénération politique? Quel heureux présage pour elle lorsqu'au début de sa nouvelle existence elle confie ses plus chers intérêts aux plus illustres personnages dont puisse s'honorer la nation polonaise! Elle voit ses citoyens les plus célèbres, les plus estimables, s'efforcer de l'envi de faire réprendre à la Pologne son rang parmi les puissances de l'Europe. Déjà les aigles françaises planent sur les bords du Niemen et de la Vilia. Ralliés autour de cette enseigne sacrée, les Pontatouski, les Radzivil, les Sapieha et les Sanguzho; les Kranzinski et les Chadkiewitz; les Solkolnicki, les Axanistowski et les Bronikowski dispersent les phalanges du Nord, et guident contre le Russe épouvanté leurs vaillantes légions, qui rivalisent de gloire avec les soldats français.

Braves Polonais, puissiez-vous ramener la Pologne à son ancien éclat! Puissiez-vous, après avoir éprouvé toutes les horreurs, suites funestes de l'anarchie et de la servitude, voir renaître, à l'exemple de la grande nation qui vous protège, une monarchie régulière à l'abri des orages. Puissiez-vous jouir enfin des fruits heureux que procurent l'union, l'ordre et la discipline!

Hoc est

Vivere bis, vita posse priore frui.

(MART.)

ALPH. DE B. . . .